

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Deux nouveaux « *Choix de* » aux Presses Laurentiennes : Clément Marchand et Félix Leclerc

Adrien Thério

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39414ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1984). Review of [Deux nouveaux « *Choix de* » aux Presses Laurentiennes : Clément Marchand et Félix Leclerc]. *Lettres québécoises*, (33), 95–95.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Deux nouveaux «Choix de» aux Presses Laurentiennes:

Clément Marchand et Félix Leclerc



Continuant sur leur lancée, après avoir publié une dizaine d'anthologies d'auteurs qui choisissent eux-mêmes leurs meilleurs textes, voici Clément Marchand dont on n'entend pas souvent parler mais qui a pourtant été un nom important en littérature canadienne-française il y a quelques décennies et Félix Leclerc qui s'est retiré il y a quelques années dans son Île d'Orléans.

Le lecteur d'aujourd'hui qui n'a pas encore pratiqué Clément Marchand aura certaines surprises. C'est un homme qui, dans la vie de tous les jours, semble assez optimiste. On n'a qu'à causer avec lui quelques instants pour s'en rendre compte. L'écrivain est beaucoup plus sombre. Même s'il y a quelquefois de l'humour dans ses récits de *Courriers des villages*, c'est quand même le drame et même la tragédie qu'on y rencontre le plus souvent. Clément Marchand commence son choix par *La boucherie*, un texte particulièrement réaliste et qui s'ouvre par cette phrase: «Ce soir, on égorge le verrat». Il y a bien des humains dans cet exercice de style mais il y a d'abord un grand personnage: le verrat. *Au Relais de la Johnson* nous ramène dans les chantiers de la Mauricie d'autrefois. Dans *Une nuit sur la colline*, c'est la peur qui enveloppe tout un village. Bien ténébreux, ce texte.

Les poèmes tirés des *Soirs rouges* prennent plus de place que les récits, à bon droit, il me semble, car Marchand est avant tout poète. Puisque ces *Soirs rouges* ont été publiés en 1947, il est normal d'y retrouver la rime. Marchand a retenu comme entrée en matière *Récitatif de l'amère souffrance*. On y entend bien une chanson et une voix qui sonne, mais comme dans les récits, le ton est grave et la voix triste.

«Mais, hélas, tout est leurre et nos rêves nous mentent», ce vers pourrait résumer ce rappel de souvenirs. Que dire de l'extrait des *Prolétaires*? Nous quittons le sombre pour entrer dans le noir: «Aux quartiers, où la vie en ahans se résume. / Le blasphème et les pleurs s'emmêlent. / Les taudis Branlent sous le pas lourd des allégresses sales.» Et voici le premier vers de *Vie d'un quartier*: «C'est un quartier aimé de la mère misère.» Le poème intitulé *Les vieillards* est encore plus réaliste et triste. *Les boutiquiers* n'ont pas la vie plus rose. Et *La mort élémentaire* n'a rien de joyeux.

Voici donc un univers bien particulier qui nous rappelle les misères des campagnards et des citadins d'autrefois, une langue précise où les mots sont aussi durs que la vie qu'elle décrit. On dirait que

Marchand s'est acharné à faire mentir tous ses devanciers qui avaient chanté la vie idyllique de la campagne canadienne-française jusqu'à 1940. Pour vous inciter à relire *Les Soirs rouges*, je vous offre l'un des plus courts poèmes de Marchand, l'un de ses plus beaux:

ON M'A DIT QUE LES ROSES...

*On m'a dit que les roses
en leur effeuillage
Embaument la maison
Aux fenêtres décloes*

*Foulerais-je un matin
Les chaînes abolies
Pour m'en aller sans fin
Sur les routes pâlies?*

*Sur mes mains qui frissonnent
Tombe un jour médiocre.
Déjà s'en vient l'automne
Aux tons de rouille et d'ocre*

*Dans les ombres venues
Mille chaînes ténues
Me pèsent et me lient
Aux choses accomplies.*

Quant à Félix Leclerc, il a voulu jouer gagnant en nous présentant des textes presque tous autobiographiques qu'il est allé chercher dans *Pieds nus dans l'aube* et *Moi, mes souliers*. Ce n'est plus la vision sombre de Marchand, c'est une vision plutôt claire et ensoleillée, celle d'un écrivain qui rappelle ses souvenirs en y ajoutant un peu de fiction et de fantaisie pour mettre son lecteur plus à l'aise. *La visite de l'oncle Rodolphe* aussi bien que *Ce dimanche-là à la messe* sont des récits intimistes qu'on relit avec plaisir tout comme les extraits de *Moi, mes souliers*.

Une surprise cependant dans cette courte anthologie de Félix Leclerc par lui-même: il n'a consacré que sept pages à ses meilleures chansons. Il y en aurait pourtant eu des douzaines d'autres qui n'auraient pas pris tellement de pages et nous auriaient aussi rappelé de beaux souvenirs. C'est dommage. Même *Le petit bonheur* n'est pas là. Il l'a peut-être trop entendu. Alors revenons à

*Notre sentier près du ruisseau
Est déchiré par les labours
Si tu venais, dis-moi le jour
Je t'attendrai sous le bouleau*

pour nous consoler. □

Adrien Thério